

***Pour vous, le voyage, l'écriture, c'est comment ?***

Pas si vite, pas si vite ! Ce sont les livres qui m'ont conduite au rêve, le rêve au voyage, puis le voyage au « récit », ensuite le « récit » à « la vie ailleurs », et lorsque « la vie ailleurs » a cédé place au retour, qu'il a fallu clore des histoires, donner au passé sa juste place, l'écriture de fiction s'est imposée. Je parle de reconstruction. Je parle de deuil. Je parle d'un processus de raffinement des émotions brutes – et ce raffinement m'est vital. Je parle de conversion, de renaissance par le biais d'une mise en forme lexicale. Je parle de la nécessité de donner du sens à ce qui n'en a pas forcément.

Lecture, voyage, écriture. C'est pour moi une histoire de boucle. Mais attention à l'opposition « récit » versus « fiction »... Les lecteurs sont souvent obsédés par cette archéologie du vrai, du faux. Qu'est-ce qui l'est ? Tout et rien du tout. Chacun de ces mots (récit / fiction) possède un double fond, à moins qu'ils ne recouvrent crevasses bien plus vertigineuses. Le récit de voyage le plus consacré n'a souvent pas, ou plus grand chose à voir avec ce qui s'était réellement vécu, la forme de la route, la tristesse d'une dérouté. L'écrivain est un illusionniste rarement intentionnel. L'écriture est aussi redimension et recadrage puisqu'elle procède avant tout d'un choix (tout ne peut pas s'écrire, tout ne peut pas s'écrire à la fois), déstructuration, restructuration, décomposition, recomposition, retouche, réexposition. On aura mangé un melon et c'est une pastèque qui se décrit. Le toit était pointu, le voilà plat. La mer démontée est devenue d'huile. Le jour transformé en nuit. Le réel est cette glaise que la fiction modèle à l'infini pour créer les personnages, les situations, les histoires.

Côté voyage, tout a commencé avec les voitures : rouler. Le trajet, c'était le voyage. Le ronron du moteur. Le contour quotidien du pâté de maisons jusqu'à la boulangerie, surtout l'hiver une fois la nuit tombée. Je me rêvais partie pour des milliers de kilomètres, pour une vie d'errance. Je demandais, gourmande, un petit détour avant de rentrer. Prolonger le rêve de quelques secondes. On prolongeait. Je me blottissais au fond du siège. Je rêvais éveillée de djinns et de déserts dans les faisceaux des phares. Mais arrivée aux portes du Sahara, il fallait s'arracher de la voiture. Déchirement du frein à main. On était arrivé devant le garage. Ouvrir. Fermer. Tirer le loquet. Rentrer. Et la sombre perspective de l'école qui n'en finissait pas de revenir.

J'ai écrit tout cela dans des quantités de carnets. Du plus loin que je me souviens, je note. Je griffonne, saisissant des moments, des pensées sur le vif. J'ai le stylo polaroid. Je chaparde. Je musarde. Je glane des faits, des visions, des paroles, j'intercepte des flux d'inconscient, j'attrape les rêves au vol. J'ai longtemps écrit sans souci d'histoire, de récit, de fiction. Je ne peux pas expliquer cela. Je ne peux pas expliquer la raison de ce geste essentiel. Ici, là-bas, ailleurs, partout, sédentaire, nomade, triste, gaie. Ecrire, en tous les cas.

L'été, il est arrivé que l'on parte pour des milliers de kilomètres. « On » : une famille, des parents, des enfants. Un combi Volkswagen. Il était rayé rouge et blanc. Je ne sais plus dans quel sens. Il était peut-être vert et bleu. Je ne sais plus dans quel sens. J'adorais les cahots de la route. La cabane que représentait la voiture. Tout à l'arrière, je me racontais une vie, et ce voyage n'aurait jamais de fin. Je tenais des carnets dits « de bord ». Là dedans, c'était la cour des miracles. Je notais. Tout. Entre deux paragraphes, je collais. Tout. Papiers gras. Carte de visite. Etiquette de boîte de conserve. Timbres. Petit fil de couleur ramassé dieu sait où. Grains de sable. Je consignais les lieux, les dates, les températures, ce que j'avais mangé, bu, et mille autres merveilles : un pigeon, une mûre blanche, une tente vrillée par le vent, une denrée avariée, une meule de pierre, un très grand lac, une casquette rouge et orange vissée sur un crâne, une odeur de purin, un goût dégoûtant, un délice de brochette dégoulinante de graisse, un chaton sautant sur les genoux d'un adulte dont le sursaut avait transpercé la toile

du siège. Lumières, odeurs, goûts, l'image d'un bus rose bonbon, un regard bleu vif comme un chapeau de soleil, un prénom. J'ai aussi écrit le silence. Presque rien au sujet des monuments. Beaucoup à propos des rencontres insolites. Une Belge obsédée par sa lessive qui, à l'arrière de son camion, faisait cahoter des fringues dans des seaux et des seaux mousseux sur les pistes du Kurdistan turc... Un Syrien au visage accordéon qui attrapait au vol des insectes gros comme une noix, qui les tenait dans son poing, les faisait bourdonner à mon oreille et qui voulait m'acheter contre un chameau. Il éclatait de rire en voyant ma mine déconfite. Je me demande si la casquette rouge et jaune ne lui appartenait pas... Aussi marquée que celle du voyage était l'odeur du retour. Tristesse et mélancolie douce, à réenfiler des vêtements longs, des vêtements chauds, un pull à rayures bleues, à retrouver la pluie, le gris, à retrouver la pluie, la pluie, la pluie, qui annonçait le retour à la vie ordinaire. Alors, je ne savais nommer ni l'Europe, ni l'Orient. Je les ressentais en longues déflagrations. Et j'écrivais encore.

La vie s'est poursuivie avec Alexandra David Néel. Adolescente, j'ai dévoré ses livres, ceux qui parlaient de sa vie, ses récits, ses expériences, les lettres à son mari surtout. Je l'ai imaginée sur le chemin de l'éveil, enveloppée d'un drap trempé au sommet de l'Himalaya. Je l'ai vue le visage ciré de noir, passant la frontière tibétaine. J'ai visité sa maison à Digne sous l'œil courroux de Marie-Madeleine Peyronnet, bouleversante gardienne du temple. J'ai regardé avec une superstition non avouée la tombe de l'enfant sage qu'Alexandra David Néel avait adopté, le jeune lama Yongden, décédé bien avant elle. Ensuite, on a repris la route Napoléon, je ne sais plus vers où.

La vie a continué avec Joseph Kessel. Les années passant, l'existence commençait à se préciser. Qu'en faire ? Voyager. Comment ? Avec quel argent ? La vie de Kessel m'intéressa avant ses romans. J'ai lu comme un roman la biographie qu'Yves Courrières lui a consacrée. Ensuite, j'ai lu ses romans comme sa vie. Un à un. Cette année là, j'ai voyagé dans le paysage exclusif de ses livres et de ma chambre d'étudiante. La turne se situait au bout d'un labyrinthe de sept étages sans ascenseur. Les cartes géographiques recouvraient tous les murs.

Il y a encore eu Isabelle Eberhardt, Ella Maillart, Anne-Marie Schwarzenbach, Gertrude Bell, Théodore Monod, Michel Vieuchange, et la poésie de Blaise Cendrars... Pour certains, la vie m'a fascinée au-delà des textes. Pour d'autres, ce fut tout l'inverse.

C'est à 19 ans que j'ai fait la rencontre décisive avec l'œuvre de Nicolas Bouvier.

De rares livres, par la magie des mots qui les composent et la délicatesse d'une plume, suffisent à donner le sentiment d'une connaissance de longue date. A la fin d'une exposition qui lui était consacrée *Le vent des routes*, j'ai regardé trois fois le documentaire<sup>1</sup> qui passait en boucle. C'en était fait. Les mots de Nicolas Bouvier constituèrent l'attache primitive de ma langue, un des socles les plus solides de mon existence.

Ensuite, la vie s'est précipitée. Je suis partie le 7 septembre 2001 sur la route de *L'usage du monde*, du *Poisson scorpion*, des poèmes du *Dehors et du Dedans*. C'est une naissance et une mort que j'ai vécues en allant me frotter à l'envers de ces œuvres. Les routes ? Elles furent désopilantes, douloureuses, généreuses, capricieuses. Le mythe Bouvier étrillé. La fiction démasquée. Le voyage avalé, parfois à en ressentir des nausées. Des heures et des heures d'observation, de silence. Des semaines sans parler ma langue, des jours entiers sans parler du tout. D'excellentes conditions pour écrire, rire, rencontrer, déprimer, rêver, rêver d'amour, se demander ce que l'ont fait là, en général et en particulier, pleurer de joie en recevant le cadeau d'un sourire, d'une lumière. Il s'agissait de partir seule et longtemps. D'affronter une solitude inconnue. J'avais 21 ans. Deux ans plus tôt, le jour de ma rencontre avec l'œuvre de Nicolas

<sup>1</sup> « Le hibou et la baleine », Film de Patricia Plattner

Bouvier, dans le train qui menait à la ville d'où j'allais prendre le bateau pour gagner l'île Sainte Marguerite et son fort transformé en musée de la mer, je ne me doutais de rien :

« *En période de gel, les toilettes seront privées d'eau* ». Pour un peu, on se serait cru dans les plaines gelées d'Asie centrale, à bord d'un Transsibérien poussif et obstiné. Il ne s'agit pourtant que du sud de la France et du train régional ralliant Mandelieu à Cannes, ses petits commerces, son port de plaisance, ses hôtels meringués, et les esquifs dispersés sur une mer satinée. Dans la vitre fumée, ma transparence : l'image de mon corps en surimpression sur celles de dix autres corps. Je ne suis qu'un réceptacle à la contenance infinie. Confuses, des hordes d'idées tourbillonnent dans ma tête et des mots indisciplinés s'y bousculent avec la même ardeur. Des bribes, seulement - c'est ce que je leur reproche -, des élans d'écriture qui ne se laissent pas saisir, refusant de former le moindre ensemble poétique, durable. Pas de souffle. *Let me know what's going on*, s'époumone un chanteur amoureux. *Qu'est-ce que j'en sais ?* (carnet avril 1999)

La lecture, le voyage, l'écriture, c'est l'histoire d'une passion en boucle. C'est l'histoire d'une rencontre. Et puis d'un sentiment d'urgence à vivre. C'est l'histoire d'un silence que l'on cultive comme une plante, à l'abri du vent, au plus près de la lumière. Il faut beaucoup se taire, pour écrire. Les livres m'ont transportée dans un ailleurs fantasmé. Puis je suis allée voir. Le voyage, j'en ai rêvé, bavé, je l'ai aimé autant que je l'ai détesté. Je suis revenue. J'ai toujours écrit. Ensuite, je n'ai plus voyagé. J'ai encore écrit. Je suis repartie. Cette fois pour vivre. Ailleurs. Travailler ailleurs. Avoir une maison ailleurs. Mon premier quotidien adulte fut afghan. La vie ailleurs, voilà ce qui m'a durablement tenue, retenue, nourrie, comblée. La différence est de taille. En voyage, on traverse un pays. En vivant ailleurs, c'est le pays qui nous traverse. Et c'est là, dans ce renversement des flux, dans ce processus d'abandon à l'énergie, à l'air, à la langue, à l'histoire, aux visages, à la poussière, aux lumières de l'Afghanistan, que ma première fiction a pu naître, c'est-à-dire le jour où le voyage a cessé. Le mouvement de l'écriture exige la défaite de celui qui la pratique. Pour écrire un roman, il faut se dissoudre, se laisser embarquer, il faut prêter son corps, sa tête, ses jours et ses nuits à toutes sortes de marées, les plus petites comme celles du siècle.

### La mort de Nicolas Bouvier

Quatre saisons ont perdu la raison  
 La Suisse que l'on dirait allemande  
 Un restaurant désert  
 Qui prend des airs chinois  
 Trams hollandais  
 Art  
 Brut  
 Cendrars Maillart qu'avez-vous laissé ?  
 Sur cette terre compostée  
 Chercher de ces vents  
 La rose  
 Lorsque le maître  
 A passé son chemin

*Genève, avril 2001*